

L'HOMME DU CÔTÉ GAUCHE

ALBERTO MUSSA

L'HOMME
DU CÔTÉ GAUCHE

roman

Traduit du brésilien par
HUBERT TÉZENAS

PHÉBUS

OBRA PUBLICADA COM APOIO DO
MINISTÉRIO DA CULTURA DE BRASIL /
FUNDAÇÃO BIBLIOTECA NACIONAL

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC L'AIDE DU
MINISTÈRE DE LA CULTURE DU BRÉSIL /
FUNDAÇÃO BIBLIOTECA NACIONAL



MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

Titre original :

O senhor do lado esquerdo

Editora Record, Rio de Janeiro, 2011

© Alberto Mussa, 2011.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0772-1

*Voici l'histoire de celui
qui d'abord tue, ensuite danse.
Méfiance ! Le vrai chasseur
est celui qui séduit sa proie.*

Ce n'est pas sa géographie, ce n'est pas son architecture, ce ne sont ni ses héros ni ses batailles, encore moins la chronique de ses mœurs ou les images créées par la fantaisie de ses poètes : ce qui définit une ville, c'est l'histoire de ses crimes.

Je ne fais pas allusion, bien entendu, aux délits vulgaires. Il y a dans tous les lieux du monde des criminels insignifiants, prévisibles, quelconques. Je parle des crimes fondateurs, des crimes nécessaires ; et qui seraient inconcevables, qui jamais n'auraient pu être perpétrés en dehors de leur ville d'appartenance.

Je suis arrivé à cette conclusion dans le cadre du Congrès permanent de l'Unesco sur la théorie et l'art du récit policier, qui se tient à Londres et est subventionné par Scotland Yard.

J'ai fait partie de la Quatrième section, dont la tâche consistait à épilucher les annales criminelles de diverses grandes capitales du monde afin de présenter des exemples

de « crimes parfaits » commis dans la réalité, tout en étant de même nature que leurs équivalents littéraires.

Quoique gêné par le côté un peu impropre de cette formulation, je me suis plié à la règle du Congrès et j'ai recensé un grand nombre de cas de ce genre dans l'histoire de Rio de Janeiro, la ville qu'il m'incombait d'étudier. Et alors que je m'apprêtais à conclure mon rapport, il m'est apparu que l'un d'eux sortait du lot.

C'était, comme les autres, un crime parfait. Sauf que la « perfection » de ce crime-là ne reposait pas sur l'impossibilité matérielle de trouver des preuves, mais sur l'incapacité logique à admettre la solution. Je n'ai pas pu me résoudre à traiter un aussi riche matériau dans un texte bureaucratique.

À Londres, j'ai connu une réunion difficile. Non seulement cette ville se situe en dehors de la zone tropicale, mais je n'aurais jamais imaginé que les autochtones fussent aussi exotiques : ils n'arrivaient pas à concevoir les notions de hasard et de désordre, ils étaient pondérés, raisonnables, ponctuels, ils ne réagissaient pas très bien aux émotions spontanées. Ils ont fini par m'exclure du Congrès ; mais je ne leur ai pas laissé mes notes.

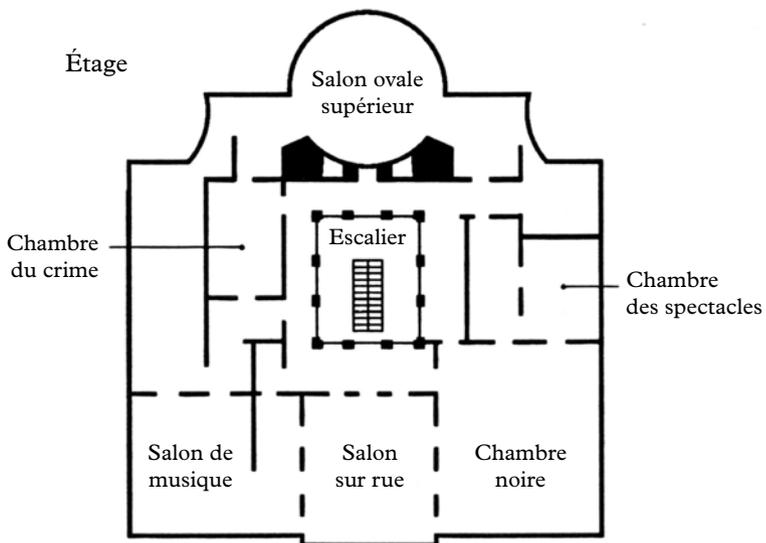
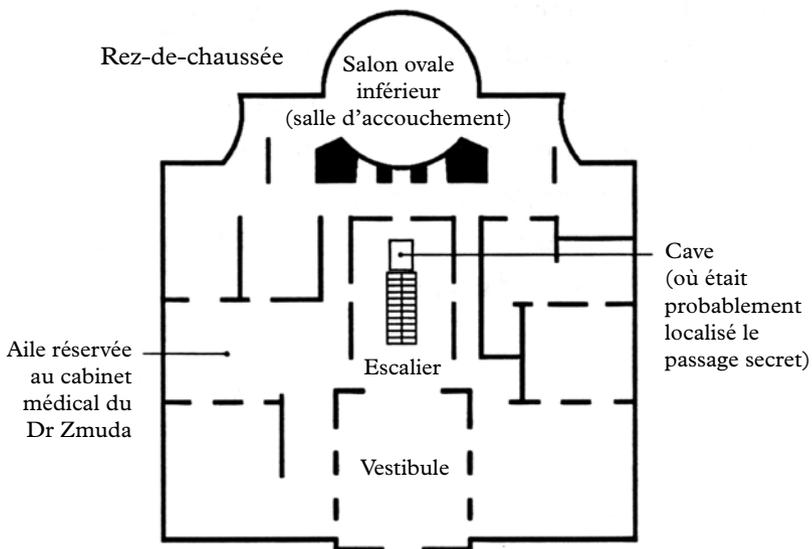
Et c'est sur la base de celles-ci que j'ai écrit ce livre, en adoptant, tout naturellement, la forme policière. Mais on peut aussi le lire comme un roman d'aventure, une histoire de « chasse au trésor », où prédominent les scènes de duel, d'ambition et de vengeance. Il est, pour cette raison, plus proche de Dumas que de Melville ou de Conrad, ce qui illustre bien les inclinations françaises de la ville.

D'autres le liront comme une promenade à travers Rio de Janeiro, à la fois dans l'espace et dans le temps, parce qu'un crime ne peut ni se comprendre ni s'interpréter en dehors du lieu où il s'est produit.

Et, puisque ce sont ses crimes qui définissent une ville, ce livre est également le mythe de Rio de Janeiro. Mythe fondateur, bien qu'échappant à la chronologie. Je sais

aujourd'hui que le concept de ville est indépendant de la notion du temps.

Nombreux sont ceux qui me reprocheront de m'être une fois de plus aventuré sur le terrain du fantastique. Je réfute l'hypothèse. Ceci est une histoire vraie, ainsi qu'une autobiographie, malgré ses apparences de fiction. Car la littérature, pour être un minimum intéressante, doit différer de la vie.



*Ils demandèrent alors à Tirésias ;
et le devin répondit : si le plaisir
était divisé en dix parts,
neuf iraient à la femme.*

*Puis ils interrogèrent le prophète ;
et Mahomet répondit : si le plaisir
était divisé en cent parts,
quatre-vingt-dix-neuf iraient à la femme.*

Le crime dont fut victime le secrétaire de la présidence de la République, sous le gouvernement Hermes da Fonseca, eut lieu au cœur de l'ancien quartier impérial de São Cristóvão, dans l'ex-rua do Imperador (actuelle avenida Pedro II), où se dressait un hôtel particulier légendaire, qu'on surnommait alors la Casa das Trocas, la maison des échanges.

La Casa das Trocas, après avoir été le domicile de la marquise de Santos, puis la propriété du baron de Mauá, avait été adjugée, en dernier ressort, au médecin polonais Miroslav Zmuda, ardent défenseur de l'avortement et de la stérilisation féminine, qui en prit possession en 1906.

Ce fabuleux petit palais, qui verrait encore passer en ses

murs le ministère de la Santé et le musée du Quatrième Centenaire, abrite aujourd'hui le musée du Premier Règne. Le jour où commence notre histoire – le vendredi 13 juin 1913 –, l'élégante clinique du Polonais semblait y fonctionner.

Je dis semblait. J'exagère : le cabinet de consultation du Dr Zmuda, qui disposait d'une salle d'accouchement, au demeurant très peu utilisée, fonctionnait bel et bien à cette adresse, mais seulement le matin et dans l'aile gauche du rez-de-chaussée. Toutefois, invisible derrière cette façade, il y avait aussi là un bordel magnifique, dont les mystères étaient confinés à l'étage supérieur.

Le bordel du Dr Zmuda fut, dans son genre, l'établissement le plus singulier de l'histoire de la ville. Parce que ce n'était pas seulement un lieu où les hommes trouvaient des prostituées : les femmes aussi pouvaient y solliciter des services masculins. Tous les arrangements étaient d'ailleurs permis, toutes les combinaisons, toutes les permutations.

Et il n'y avait pas toujours prostitution : la Casa servait aussi de refuge à des amants sincères, spontanés (et le tarif, pour eux, comptait même parmi les plus élevés). On y voyait aussi des personnes en quête de rencontres aléatoires, de relations avec des inconnus, qui s'exposaient ainsi à des intimités collectives, les soirs d'orgie, pendant les fêtes réservées aux couples. Et c'est en raison de cette particularité qu'elle devint, pour ce dernier groupe, la Casa das Trocas.

Fréquentée par des gens importants, tenue avec une rigoureuse discrétion, protégée par les autorités et surtout adorée de sa clientèle, la clinique du Dr Zmuda n'aurait pas résisté – sans cela – à la secousse aussi formidable qu'inattendue causée par la mort, en son sein, du secrétaire présidentiel.

Les témoins désignèrent presque tous, de façon affirmative et catégorique, une seule et même suspecte : la prostituée connue sous le nom de Fortunata.

C'est elle qui avait partagé la chambre du secrétaire. Elle faisait partie des «infirmières», comme on appelait, à la Casa, les putains régulières, détentrices d'un portefeuille de clients. Ses faits et gestes, ce jour-là, furent normaux : elle reçut deux messieurs avant la victime; et quand arriva le secrétaire, à quatre heures, elle l'installa aussitôt dans une des chambres, d'où elle ressortit, quelques minutes plus tard, pour descendre chercher des verres et du vin rouge.

Personne ne s'étonna quand, peu avant l'angélus, Fortunata apparut, toute pressée, dans le salon ovale de l'étage, où les infirmières avaient l'habitude de se reposer. Elle déclara être très en retard et alla jusqu'à refuser, sur un ton grossier, une coupe de liqueur de cajou, avant de quitter les lieux par le côté rue.

Il fallut attendre deux heures pour que, le repos du secrétaire ayant fini par paraître excessif, on aille frapper à la porte de la chambre. L'infirmière qui découvrit le cadavre, heureusement, ne cria pas.

La victime avait les poignets et les chevilles attachés aux barreaux de fer du lit, par des liens assez serrés – selon l'expertise – pour l'empêcher de se libérer par ses propres moyens. Son cou portait encore les marques profondes des doigts de l'assassin. Le rapport d'autopsie (resté secret) confirmerait que la mort était due à une asphyxie par strangulation, même si la force mobilisée, à l'évidence, dépassait celle d'une femme ordinaire.

Aucun objet de valeur ne semblait manquer à l'appel : on retrouva l'anneau en or serti d'un flamboyant rubis, la montre de gousset ainsi que sa longue chaînette toutes deux du même métal, la pince à cravate à camée en ivoire, en plus de onze mille *réis* en espèces, ce qui exclut d'emblée l'hypothèse du meurtre crapuleux.

Un détail perturba tout le monde : le secrétaire de la présidence était bâillonné, avec un large bandeau de tissu noir sur les yeux. Et un fouet à manche d'argent gisait au sol, à

côté du lit, ce qui expliquait les profondes lacérations sur ses jambes et son bas-ventre.

Selon une légende très ancienne, la Casa das Trocas, spécialement réaménagée pour devenir la résidence de la marquise de Santos, était reliée par plusieurs galeries souterraines au palais impérial de la Quinta da Boa Vista et à d'autres maisons du quartier, où dom Pedro I^{er} pouvait entrer sans éveiller les soupçons.

C'est là une ironie de la ville : des criminels sortant par la grande porte d'un bâtiment doté de passages secrets, comme semblait l'avoir fait Fortunata. Jamais chose pareille ne serait arrivée à Londres, Bagdad ou Buenos Aires, pour en rester à ces trois exemples.

Tandis que les autorités s'efforçaient d'étouffer le scandale, un gigantesque déploiement de policiers ratissa les rues de São Cristóvão et des quartiers avoisinants afin d'appréhender la dénommée Fortunata, dont les agents donnaient un signalement sommaire en prenant soin d'éviter toute allusion à un homicide.

La police espérait que la fugitive ne serait pas allée bien loin, qu'elle avait juste trouvé refuge chez des amis ou un amant. Cela n'empêcha pas plusieurs détachements de gardes civils et d'agents de la sécurité publique de se précipiter au port, ainsi que dans les gares ferroviaires, pour l'intercepter au cas où elle tenterait de quitter la ville.

Fortunata habitait sur une des nombreuses hauteurs de la ville, le morro da Conceição, chez une couturière en chef. Elle fut épouvantée, cette bonne dame, de voir les policiers perquisitionner la chambre de sa locataire, et déclara ne pas l'avoir aperçue de la journée, supposant qu'elle était restée de garde à l'hôpital du Polonais. Elle donnait là, semble-t-il, ce qu'elle croyait être la vérité, car la meurtrière présumée avait laissé ses affaires personnelles.

Les recherches, dans les rues comme dans la chambre,

furent infructueuses. Pour le commandement de la police, qui s'attendait à capturer la fugitive en quelques heures, l'échec de ces mesures commençait déjà à entraîner des complications, et la pression s'accrut sur les agents. Jusqu'à ce qu'un incident fortuit, survenu peu après minuit dans le quartier de Gamboa, vienne chambouler le cours de l'enquête.

Un policier rapporta que, tandis qu'il descendait du morro da Favela en longeant, par l'arrière, le cimetière des Anglais, il avait aperçu une silhouette, peut-être un homme, un profanateur de sépultures, tenter de quitter les lieux en franchissant le mur d'enceinte, au moyen d'une corde nouée à un anacardier dont les branches surplombaient la rue.

Il se retint de siffler et d'appeler des collègues en renfort, parce qu'il n'était pas certain du tout de l'inexistence des fantômes. Il eut en revanche la sensation très nette que l'homme – ou autre – l'avait repéré et battait en retraite. Il n'en fallut pas davantage pour l'emplir de bravoure. Et, empoignant la corde avec laquelle la silhouette avait voulu descendre, il escalada le mur et s'introduisit dans le cimetière.

Une fois à l'intérieur de ce lugubre territoire, planté d'arbres touffus qui plongeaient tout dans les ténèbres, l'intrépide policier chercha une trace du profanateur. Et vit de ses yeux, à son désespoir, un spectre passer en contrebas de la chapelle. Mi-paniqué, mi-accablé de remords, il parvint à articuler une sommation. Et menaça d'avancer. Ce fut alors que la créature, qui se faufilait parmi les ombres, trahit sa vraie nature en prenant de nouveau la fuite, cette fois derrière une stèle.

Tout prédateur s'enhardit en raison inverse de la terreur qu'il inspire à sa proie. Il n'en alla pas autrement de notre policier, lequel se lança aux troussees de ce qui ne pouvait être qu'un voleur de tombes.

Il n'y eut pas lutte à proprement parler. En peu de temps,

l'agent arrêta un vieux, très humblement vêtu et muni d'un grand sac, qu'une simple lanière de cuir lui permettait de porter en bandoulière.

– Je suis venu faire un travail. Ça me regarde. Ne me demandez pas pour qui.

Au commissariat de la praça Mauá, siège du premier district (dont la juridiction, en plus de toute la partie nord du centre-ville, couvrait la zone portuaire, de l'ancien quai dos Mineiros au canal do Mangue, à hauteur de ce qui était alors la plage de Formosa), on découvrit d'étranges objets en sa possession : coquillages, cailloux, bouts de ferraille, éclats de bois, morceaux de craie de plusieurs couleurs, bougies de suif, feuilles macérées, fioles de décoctions inconnues et cartouches de poudre noire, entre autres. Son sac contenait en outre une bouteille de cachaça et des fragments d'os d'animaux.

Mais ce qui intrigua surtout les autorités, ce furent les bijoux en or : une paire de boucles d'oreilles en forme d'hippocampe. Le vice-commissaire de garde, qui disposait déjà d'un signalement de Fortunata – une mulâtresse de grande taille, près d'un mètre soixante-dix, vêtue d'une robe de taffetas bleu turquoise et porteuse de boucles en or représentant des hippocampes –, conclut à l'impossibilité d'une coïncidence ; et que ces boucles ornaient encore, quelques heures plus tôt, les oreilles de la personne qu'ils traquaient.

– J'ai eu ça pour prix de mon travail.

Il était connu de la police, ce vieux. Il avait pour seul nom Rufino et traînait la réputation d'être un redoutable sorcier. Figure ancienne de la ville, il vivait sur les hauteurs de Santa Teresa, loin de tout, dans un coin perdu où on ne comptait qu'une demi-douzaine de masures, à la lisière de la forêt ; mais on le voyait souvent aux abords de l'église do Rosário, à la Pedra do Sal, au largo da Lapa ou dans la pente abrupte de la ladeira da Misericórdia, où même des gens riches venaient lui demander des prières, des élixirs, des amulettes.

Il recevait rarement ses clients au sommet de son morne, sauf dans les cas graves, lorsqu'une opération pratiquée sur le corps même du patient s'avérait nécessaire.

On le disait plus que centenaire et à la tête d'un immense trésor enfoui, même si peu de gens accordaient foi à ces légendes. S'il était craint et respecté, en vérité, c'est parce que son pouvoir lui venait de la particularité suivante : celle de n'avoir jamais dit – et de ne pas pouvoir dire – de mensonge.

Le vice-commissaire, toutefois, était d'un naturel sceptique. Il tenait à savoir où et quand Rufino avait mis la main sur les bijoux d'une fugitive, recherchée sur ordre direct du chef de la police.

– Cet or, c'est un homme qui me l'a donné.

La surprise du vice-commissaire fut due non pas à la réponse du vieux, mais à la réaction solennelle et déférente de ses subalternes.

– Vous pouvez le croire, chef. Ce vieux ne ment pas.

Et Rufino révéla que les boucles avaient appartenu au préalable à l'homme pour le compte duquel il s'était livré au dit travail, ce qui l'avait obligé à entrer dans le cimetière ; et que cet homme viendrait le trouver chez lui, sur les hauteurs de Santa Teresa, dans un délai de quatorze jours, pour compléter le sortilège.

Après un temps d'hésitation, le vice-commissaire ordonna qu'on l'enferme en attendant la décision de ses supérieurs, qu'il s'empressa d'alerter. Et il garda les bijoux, à titre de preuve matérielle d'un possible crime lié à l'affaire Fortunata, bien que ne sachant même pas pourquoi on la recherchait.

Le magicien protesta, dit que c'était du vol. Avant d'être mené à sa cellule par des gardiens obséquieux, qui allèrent jusqu'à lui présenter des excuses, Rufino toisa l'autorité :

– Si vous avez besoin de moi, patron, il ne faudra pas venir me chercher.

Il ne manquait pas d'air, ce vieux.

Étrangement, le lendemain de l'homicide, les rubriques nécrologiques annoncèrent que le secrétaire de la présidence de la République avait succombé à une crise cardiaque foudroyante.

Il n'y eut aucune mention d'un assassinat, ni de l'incident du cimetière des Anglais. Les recherches au morro da Conceição ne furent pas davantage évoquées, et le nom de Fortunata n'apparut nulle part. Une seule gazette se montra un peu plus perspicace en publiant un bref article émaillé d'expressions telles que « mort étrange », « circonstances inconnues » et « silence des autorités ». Les soupçons, toutefois, n'allèrent pas plus loin.

S'agissant ici d'un récit policier, il est crucial que le lecteur sache exactement comment les choses se sont passées. Nous allons donc, afin d'établir la chronologie précise des faits et de comprendre comment une tragédie aussi scandaleuse a pu passer inaperçue, en revenir au soir du crime.

Il ne fait aucun doute que le Dr Zmuda, grâce à son intimité avec des gens puissants, joua un rôle décisif pour étouffer l'affaire. Sa toute première mesure, sitôt constatée l'absence d'haleine et de pouls, fut d'ordonner que l'on ne touchât à rien. Il détermina par ailleurs que plus aucun visiteur ne serait reçu ce soir-là et que toutes les infirmières devaient rester, jusqu'à nouvel ordre, dans le salon ovale.

On était, par chance, un vendredi, jour de faible fréquentation. Après avoir raccompagné ses deux derniers clients – qui ne se doutaient de rien –, le Polonais téléphona peu après huit heures et demie au chef de la police.

Depuis 1907, la police de Rio de Janeiro était directement subordonnée au ministre de la Justice, qui en nommait le chef. Celui-ci était assisté de trois chefs adjoints sous lesquels venaient, en ordre décroissant et hiérarchisés selon des critères de classe et d'ancienneté, les commissaires de

district et les vice-commissaires – en plus, bien sûr, des agents proprement dits.

Peut-être le chef de la police avait-il le blanc-seing du ministre, car certaines décisions doivent être immédiates : abordant le crime sous l'angle politique, il ne permit pas qu'une enquête soit ouverte par le commissariat du district de São Cristóvão, où s'était pourtant produit le drame, et prit lui-même les choses en main en arrivant à la Casa das Trocas avant neuf heures et quart.

Sur place, au téléphone, sitôt après avoir entendu un bref exposé de l'incident et noté le signalement de la suspecte, il lança les recherches, qui commencèrent autour de 21 h 30.

Le chef de la police avait, contre lui, le temps : il n'était pas possible de trop différer l'annonce à la famille. Mais il ne fallait pas non plus que des parents voient le corps dans cet état, avant qu'aient été camouflées les marques d'agression, surtout celles du cou.

D'un autre côté, il était indispensable de procéder à un examen, même sommaire, des lieux du crime. Après tout, cet homicide pouvait avoir des causes ténébreuses et des implications politiques gravissimes. Et ce fut dans le tumulte de ces pensées qu'il demanda au médecin :

– Dites-moi une chose, Zmuda : qui sont les hommes de la police qui viennent ici ?

Jamais le Polonais ne donnait ce genre de renseignements. Il renâcla donc, tant et plus. Néanmoins, dans de telles circonstances, il n'avait aucune chance de résister sans se compromettre. Aussi répondit-il : outre ceux qui fréquentaient la Casa de façon épisodique, il comptait parmi ses clients réguliers deux chefs adjoints ; les commissaires des districts de Lapa, Botafogo, Gávea, Tijuca, Santa Teresa, Mem de Sá, Madureira, Meier et de la praça da Bandeira ; un vice-commissaire de Vila Isabel, connu pour tremper dans la loterie clandestine ; et un expert en dactyloscopie.

Certaines coïncidences sont d'un grand secours pour les

romanciers : le chef de la police connaissait ledit expert. Mieux : il estimait le tempérament ambitieux et l'intelligence pénétrante de ce subordonné, au point de l'avoir nommé chef du service d'identification criminelle.

Aussi, pendant qu'on donnait la chasse à Fortunata, le chef convoqua-t-il en urgence à la Casa das Trocas cet important personnage, appelé à briller dans nos pages. Et ce fut à lui, personnage, que le chef de la police confia la responsabilité des investigations, à mener de manière strictement confidentielle.

Tandis que l'expert s'attelait à sa tâche sur les lieux du crime, le chef de la police n'eut aucune peine à convaincre le Dr Zmuda de signer le certificat de décès qui établissait une fausse *causa mortis* – ne serait-ce que parce que le Polonais n'en était pas à sa première infraction. Et comme il était à peu près sûr que les infirmières, encouragées en ce sens par le médecin lui-même et sa gérante, ne se risqueraient à aucune indiscretion, il put échafauder sa version finale : le secrétaire, au sortir d'une réunion secrète avec de très hautes personnalités du gouvernement, pris d'un soudain malaise pendant qu'il traversait São Cristóvão en fiacre, avait prié son cocher de le conduire à la clinique du Dr Zmuda, qui était la plus proche et à laquelle n'importe qui aurait pensé dans la même situation. Le Polonais avait essayé un traitement d'urgence, mais le patient n'avait pas résisté.

Ce fut cette histoire qu'on servit à la veuve, aux enfants, aux autres parents, à la presse. Et lorsque, vers quatre heures du matin, le corps entra dans la chapelle ardente au palais présidentiel de Catete, il était déjà préparé et revêtu d'un bel uniforme à haut col. Personne, par conséquent, ne vit les stigmates du crime.

La maison de la marquise, maîtresse de dom Pedro I^{er}, n'est pas le seul bâtiment, en ville, sur le compte duquel

circulent des histoires de passage secret. Les cas les plus connus, en vérité, concernent deux des premiers ordres religieux établis à Rio de Janeiro : celui des Bénédictins, dont le monastère occupe une partie de la colline qui porte précisément le nom de São Bento; et celui des Jésuites, qui édifièrent leur collège sur le morro do Castelo.

Les Bénédictins furent accusés, à maintes reprises, de pratiquer la contrebande par le biais d'un tunnel secret, à l'intérieur duquel aurait même été aménagé un quai. Et en pleine nuit, de temps à autre, certaine pierre était déplacée pour laisser passer de frêles esquifs – voire des chaloupes – chargés de marchandises, qui s'en allaient approvisionner les navires mouillés près de l'île de Paquetá.

De leur côté, les Jésuites – on le sait depuis longtemps – avaient percé des galeries similaires : une qui partait du maître-autel de la vieille église du collège et se ramifiait en plusieurs tunnels (la sortie de l'un d'eux fut retrouvée en 1905, pendant les travaux de l'avenida Central); et une autre qui reliait la bibliothèque des pères à la pointe de Calabouço, et par laquelle (dit-on) ils évacuèrent leur fabuleux trésor juste avant d'être définitivement chassés de la ville, non sans résistance, en 1760.

Il y a d'autres cas : en 1831, par exemple, on découvrit, sous le plancher des hangars de la douane, une galerie qui aurait servi de cachette à des capoeiras et à des esclaves rebelles – galerie qui leur permit, ensuite, de fuir par l'Atlantique.

L'évasion des captifs et bagnards était alors encouragée par le vaste réseau de ce qu'on appelait les « séducteurs d'esclaves », en réalité une organisation criminelle surtout composée d'Africains libres, avec la complicité de certains membres des confréries de Noirs, mais aussi de quelques militaires affectés au terrible pénitencier de l'arsenal de la Marine, dont les détenus étaient soumis aux travaux forcés dans les carrières de l'île das Cobras.

Le plus incroyable, dans cette histoire, est qu'à partir des sous-sols de la douane, les fugitifs empruntaient un tunnel subaquatique – le premier au monde, dans son genre – jusqu'à l'arsenal où, clandestinement, ils embarquaient.

Il a aussi été question de passages secrets pour expliquer un homicide carioca*¹ de grand renom : celui dont fut victime le capitaine de la marine française Jean Duclerc. Ce fameux corsaire avait été vaincu et fait prisonnier en 1710, alors qu'il tentait de s'emparer de Rio de Janeiro. Duclerc était détenu avec faste au domicile d'un des principaux notables de l'époque lorsqu'il fut assassiné par une bande d'encapuchonnés qui seraient parvenus, étrangement, à s'introduire dans la demeure sans que les sentinelles s'en aperçoivent.

Quelques mois après le crime, en 1711, un autre corsaire célèbre, le capitaine René Duguay-Trouin, profita d'un épais brouillard pour forcer le goulet de la baie et débarquer sur la plage de Gamboa à la tête de plus de cinq mille hommes. Et il réussit à prendre la ville, cette fois, lavant l'affront fait à Duclerc. Pourtant, malgré la fabuleuse rançon que lui rapporta sa victoire, Duguay-Trouin ne trouva pas ce qu'il était venu chercher : la carte perdue de Lourenço Cão, aux mains de Duclerc lorsque celui-ci avait appareillé de La Rochelle.

Cette carte, en plus d'élucider quelques énigmes relatives à une hypothétique découverte de la baie de Guanabara par les Phéniciens, indiquait le chemin des précieuses mines de l'Irajá, ainsi que l'emplacement d'une cité de femmes et de nombreux autres sites de première importance, dont une lagune souterraine formée des eaux saumâtres de l'immortalité, semble-t-il accessible par un long tunnel rocheux (cavité sans doute naturelle) aux sorties si bien cachées que les indigènes eux-mêmes en ignoraient l'existence.

On trouve aussi un passage secret dans l'histoire du

1. Se reporter au glossaire en fin d'ouvrage pour tous les mots brésiliens suivis d'un astérisque.

crime le plus illustre de Rio de Janeiro : l'assassinat du bandit Pedro l'Espagnol dans son cachot de la prison de l'Aljube, où il fut trouvé mort le matin du jour où il devait être pendu.

Pedro était galicien, pas espagnol. Ce sobriquet lui fut accolé par les gens simples de Rio, pour l'humilier. Il entama très jeune sa sinistre carrière, dans sa Galice natale, en tuant quelques amis et parents. Il fila ensuite au Portugal, où il trucidait la belle et riche maîtresse qui lui donnait tout. Et il se réfugia à Rio de Janeiro.

Pedro l'Espagnol n'a jamais été un capoeira : cet homme-là tuait en traître, presque toujours par-derrière. Il assassina des bienfaiteurs, élimina des compagnons de sa bande, infligea des cruautés superflues à des personnes sans défense. Et ce, sans même être mû par l'appât du gain, ni par le vice des femmes, encore moins par une quelconque idéologie. Je m'en tiens là : ceux qui ont l'estomac assez bien accroché n'auront qu'à se reporter, pour les détails, au roman éponyme de José do Patrocínio.

Pedro l'Espagnol est resté dans l'histoire des crimes cariocas non pas comme assassin, mais comme victime. Le matin du jour où il devait être pendu, donc, ses geôliers le trouvèrent mort dans sa cellule. On parla de magie et d'empoisonnement ; on parla aussi de passages secrets. Mais il n'y eut pas d'enquête ; peut-être ne se rendit-on même pas compte que le prisonnier n'était déjà plus qu'un cadavre.

Contre toute nature – ou peut-être, qui sait, par provocation – il fut transporté, en l'état, sur ce qui était alors la place du gibet, le largo da Prainha. Et une foule nombreuse assista à l'exécution de l'abominable bandit, qui ne manqua pas de tressaillir et de se balancer, au bout de sa corde, avant de mourir une seconde fois.

Quelques jours avant de quitter la présidence de la République, en novembre 1910, Nilo Peçanha inaugura, à l'angle

de la rua da Relação et de la rua dos Inválidos, le Palais de la Police centrale, œuvre de l'architecte Heitor de Melo, sans doute le principal zélateur du style français qui, depuis les premières décennies du XIX^e siècle, caractérisait la plupart des grands édifices de la ville.

L'importance historique de ce bâtiment transcende son intérêt architectural : car ce fut là, dans ce palais, qu'on installa les tout nouveaux services de la police scientifique, dont la mission consistait à fournir un soutien technique aux divers commissariats grâce à l'emploi des méthodes les plus avancées de la criminalistique et de la criminologie. Ce fut aussi là que virent le jour l'École de Police scientifique et le fascinant musée du Crime.

Impressionnant, le fonds de ce musée. Ses pièces – toutes – avaient été découvertes sur d'authentiques lieux de crimes ou recueillies en tant qu'indices propres à confondre des suspects. On trouvait là des armes et projectiles soumis à des études balistiques, toutes sortes d'instruments qui avaient servi à donner la mort, des objets porteurs d'empreintes digitales (une nouveauté de l'époque), des moulages de semelles, des fragments de tissu (à des fins d'examen comparatif de matériaux), et même des lettres soumises à des expertises graphologiques.

Le musée renfermait par ailleurs une lugubre collection d'organes humains, extraits lors d'autopsies de victimes puis conservés dans des solutions d'acide formique, en vue de futures analyses médico-légales.

L'énorme assortiment de pièces liées à des activités illícites comme la samba, le *candomblé** et les jeux clandestins retenait lui aussi l'attention : roulettes équipées d'une pédale de contrôle, dés pipés, tarots tziganes à figures ésotériques, sans parler du très vaste arsenal des mères et pères de saint*, avec notamment les types de tambours les plus variés, dont la plus ancienne *cuíca**, fabriquée à Rio de Janeiro, qui différait de sa cousine africaine par sa tige tournée vers l'intérieur.

Il y avait là, enfin, toute une collection de documents : rapports d'enquête, procès-verbaux, statistiques criminelles, photographies de cadavres dans la position où ils avaient été trouvés sur les lieux du crime, fiches d'identification anthropométrique réalisées selon le modèle conçu par Alphonse Bertillon – vite devenu obsolète, l'expertise policière lui ayant préféré les tendances plus modernes qui s'étaient imposées en Argentine, aux États-Unis et dans l'empire britannique.

Tout ce matériel était placé sous la responsabilité de l'expert Sebastião Baeta, qui, malgré des origines bâtardes, avait pu se rendre à Londres, New York, et Buenos Aires pour étudier quelques-unes des techniques utilisées par la police scientifique de ces pays, en particulier la dactyloscopie.

Reconnu comme l'un des spécialistes les plus talentueux de l'investigation scientifique criminelle, il comptait parmi les précurseurs des techniques de photographie et de pulvérisation des traces digitales.

On ne sera pas surpris, dans ces conditions, que le haut commandement de la police ait désigné son meilleur expert en identification criminelle, qui plus est chef du service en question, pour recueillir et analyser, en toute confidentialité, les éventuels indices du crime perpétré à la Casa das Trocas. Et le lecteur aura sans doute déjà deviné que l'homme convoqué en urgence par le chef de la police, le soir du crime, n'était autre que l'expert Baeta.

La vocation médico-légale de Baeta était si profonde que, sans être médecin, il possédait de solides connaissances en anatomie et en physiologie ; de ce fait, il se méprenait rarement sur la *causa mortis* et sur les circonstances d'un homicide.

Aussi le légiste (désigné par le ministre de la Justice en personne), au terme d'un examen sommaire, se contenta-t-il de ratifier les conclusions de l'expert, d'ores et déjà transmises au chef de la police : que le secrétaire était mort

asphyxié par suite d'une constriction des cavités respiratoires du cou; et que, à en juger par la chute de température et les premiers signes de rigidité mandibulaire et cervicale, cette strangulation avait eu lieu peu avant l'heure approximative du départ de Fortunata.

L'analyse des traces digitales, surtout sur les verres et la bouteille de vin, révéla que deux personnes avaient bu dans la chambre : le secrétaire, et quelqu'un d'autre. Or, d'après les infirmières témoins des faits et gestes de la suspecte avant le meurtre, Fortunata était descendue chercher ces verres et cette bouteille pour les apporter à la victime. Partant de là, on pouvait présumer que cette seconde trace digitale était la sienne.

À un moment quelconque, sans doute dans la chambre, la bouteille avait été saisie par la panse plutôt que par le goulot. La main à l'origine de ce geste et celles qui avaient étranglé la victime étaient de dimensions identiques. C'était donc bien la prostituée qui avait tué le secrétaire, et rien n'obligeait à envisager la présence d'une tierce personne sur les lieux du crime.

Cette dernière hypothèse, cependant, ne s'imposa pas sans mal : Baeta ne put s'empêcher de trouver étrange la force un tantinet excessive, et même exceptionnelle pour une femme, des mains de Fortunata, capables de briser les cartilages laryngés du secrétaire, dont le cou était pourtant robuste et plutôt adipeux, et de sectionner net sa colonne vertébrale, à la hauteur de la cinquième cervicale. Peut-être par dépit, le légiste ignora cette légère objection.

Parmi les objets appréhendés en possession de Rufino, les boucles d'oreilles en forme d'hippocampe présentaient un vrai intérêt criminalistique; hélas, la superposition d'empreintes digitales rendait difficile une identification précise.

Sebastião Baeta se rendit également au cimetière des Anglais. Son attention y fut d'emblée attirée par les restes d'un feu, éteint depuis douze heures au moins, dont les

condres contenait quelques fragments de cuir calciné, probablement les vestiges d'une chaussure incinérée sur place.

Il n'y avait aucune trace de profanation de sépulture ni de terre récemment retournée, sauf à l'autre bout du cimetière, presque tout en haut, sur la droite, dans une partie en dévers où, plusieurs jours avant l'arrestation de Rufino, avait été creusée une fosse commune. Dans cette fosse reposaient les corps d'une douzaine de marins, morts durant la quarantaine d'un navire marchand britannique arrivé de Ceylan avec à son bord, peut-être, une forme de peste.

L'épisode du navire marchand avait provoqué une certaine friction entre la communauté anglicane et les autorités brésiliennes. Les Anglais prétendaient ne pouvoir accueillir dans leur champ des morts que les dépouilles des quatre marins sujets de la couronne britannique et adeptes de leur foi. La municipalité, en revanche, décréta que soit ils enterraient les onze victimes – parmi lesquelles des hindous, des Africains et des Malais –, soit tous les corps finiraient dans la fosse commune d'une autre nécropole.

Pour cette raison, parce qu'elle venait d'être contrainte d'admettre des musulmans et des idolâtres en un sol aussi sacré, l'administration du cimetière regimba et fit tout son possible pour empêcher une exhumation jugée infâmante, ce qui retarda d'une dizaine de jours le travail des experts. La fosse finit cependant par être rouverte, le 23 juin, en présence d'un des deux vice-commissaires du premier district et d'un collaborateur de Baeta, sans qu'y soit découvert le moindre cadavre de femme. Ainsi fut éliminée l'hypothèse selon laquelle Rufino aurait pu tuer Fortunata, lui voler ses boucles d'oreilles et enterrer son corps.

Baeta fit don au musée du Crime de la bouteille de vin et d'une photographie du cou du secrétaire qui, sans montrer son visage, mettait en évidence la zone étranglée par la prostituée, afin que la méthode comparative utilisée par ses soins puisse être enseignée aux élèves de l'École de Police.

J'allais oublier une donnée essentielle : le fouet à manche d'argent, source de tant de commentaires malveillants, portait des empreintes digitales identiques à celles dont l'expertise conclut qu'elles appartenaient à la suspecte. Toutefois, comme il n'avait pas été utilisé comme arme, il ne fut pas intégré à la collection du musée.

Peut-être le grand mérite de Sebastião Baeta, en tant qu'expert, résidait-il dans son expérience passée d'enquêteur. Il était entré dans la police comme simple agent, et qui plus est au cinquième district, qui englobait les bas-fonds de Lapa, pôle de la capoeira et repaire de bandits. Et il ne tarda pas à montrer son aptitude à résoudre des dossiers complexes par l'emploi d'une méthodologie simple, résumable en une phrase dont il était lui-même l'auteur : personne ne résiste à une indiscretion continuelle et exhaustive.

Pour Baeta, les lieux de crime en disaient long sur les criminels, lesquels y laissaient invariablement leur « signature ». Le travail de la police scientifique consistait donc dans l'idéal, selon lui, à découvrir et identifier ces signatures, sans recourir à la faillibilité, voire à la vénalité du témoignage, élément fondamental de la constitution de la preuve dans toutes les vieilles traditions judiciaires.

Rien de plus naturel, par conséquent, que l'enthousiasme de l'expert pour la dactyloscopie. Son projet le plus ambitieux était la création d'un fichier dactyloscopique de toute la population carioca, afin que l'auteur de n'importe quel crime puisse être identifié quasi immédiatement.

Toutefois, en 1913, le service d'identification criminelle n'en était encore qu'à ses balbutiements. Incapable de recruter et de former du personnel, l'administration policière n'avait pas les moyens d'une telle collecte de données à l'échelle de la ville : seuls les individus interpellés dans les districts (et encore, pas tous) transitaient par la rua da

Relação pour y être fichés, ce qui permettait d'enregistrer leurs empreintes digitales.

Et ce fut ainsi que Baeta se retrouva, pour la première fois, face à Rufino. Dans l'après-midi du 23 juin, une fois terminée l'inspection au cimetière des Anglais, le chef de la police téléphona au commissariat de la praça Mauá et ordonna que l'ensorceleur soit remis en liberté après son passage rua da Relação, pour les formalités d'usage. Le commissaire émit des objections. Mais la décision était déjà prise.

– Le bonhomme va nous servir d'appât : en prison, il ne mènerait personne nulle part.

Tant le chef de la police que l'expert Baeta étaient convaincus que Rufino n'avait pas tué Fortunata, et ce pour une raison très simple : toutes les interpellations du vieux avaient eu lieu au titre de l'article 399, qui définissait le délit de vagabondage. Tous les policiers savaient qui il était, ce qu'il faisait, où il vivait. C'était, d'ailleurs, leur grand espoir : qu'il soit encore en relation avec la prostituée, ce qui leur permettrait peut-être de remonter sa piste. Si elle était morte, en revanche, trouver le mobile du crime, ou son commanditaire, deviendrait presque impossible.

Le seul problème – du moins le seul dans l'esprit de Baeta – était la nécessité de préserver l'invisibilité du rapport entre la mort du secrétaire et la traque dont faisait l'objet Fortunata. Surtout depuis la découverte des boucles en or en possession du sorcier.

C'est ce qui explique l'immense déplaisir avec lequel l'expert vit Rufino débarquer au siège de la police centrale, escorté par un agent du premier district et le commissaire en personne.

– J'aurais un mot à vous dire, collègue.

Une situation pour le moins embarrassante. Baeta, qui comptait profiter de l'occasion pour cuisiner le vieux, dut laisser cette tâche à ses subordonnés et invita le commissaire

à le suivre dans un petit bureau privé. L'expert marqua sa réprobation d'un signe de tête en voyant que l'agent entrainait aussi.

– Ne vous inquiétez pas. Au premier district, on est tous frères.

Le commissaire jugeait très important de savoir pour quel crime était recherchée la dénommée Fortunata. L'expert, bien sûr, affirma qu'il n'en savait pas plus que lui, qu'il travaillait dans un service bureaucratique, qu'il n'était pas habilité à questionner ses supérieurs. Le commissaire affichait une expression méfiante.

– Et vous avez une idée de ce qu'il peut y avoir entre cette fille et le vieux ?

La situation n'était pas seulement embarrassante, elle devenait dangereuse. Si lui, Baeta, ne réagissait pas au plus vite, ces gens de la praça Mauá risquaient de mettre la main sur Fortunata. Et ils la forceraient certainement à parler, ce qui ferait tout éclater au grand jour. L'expert décida donc d'inverser les rôles et renonça à son attitude défensive.

– Vous venez d'avoir ce vieux dix jours chez vous. Plus de temps qu'il n'en faut pour obtenir des aveux.

Cette fois, à la surprise de l'expert, l'agent intervint : il invoqua la version de Rufino, qui prétendait ne pas avoir directement reçu les boucles d'oreilles de Fortunata, mais d'un homme.

– Et cet homme doit retourner le voir chez lui, vendredi prochain.

L'expert perçut, chez le commissaire, une certaine incrédulité. L'agent, cependant, insista :

– Attendez vendredi, chef. Ce vieux ne ment pas.

Baeta avait vaguement entendu parler de cette légende. Et, toujours aussi désireux de changer de sujet, il osa une provocation :

– Quelqu'un qui ment ne peut qu'affirmer qu'il ne ment pas. C'est assez évident, vous ne trouvez pas ?

Mixila – l'agent était connu sous ce nom – faillit prendre la mouche. Et il se mit à égrener des histoires sur le compte du vieil ensorceleur. Dans les rangs de la police, Mixila était un des principaux artisans de la mythologie de Rufino et racontait à son sujet des choses incroyables : guérisons miraculeuses, prédictions stupéfiantes, individus envoûtés qui agissaient contre leur gré, personnes subitement devenues riches ou entrées en contact avec des parents morts.

Il évoqua aussi son expérience personnelle : lui-même avait le corps « fermé », grâce au travail du vieux, aux lames de métal et aux balles de revolver ; et c'était ce qui lui avait permis de survivre, de façon surnaturelle, à des combats contre les pires malfaiteurs, ce dont tout le monde pouvait témoigner, y compris le commissaire ici présent.

– Je lui dois la vie.

Et il se mit à ouvrir sa chemise, prêt à exhiber ses cicatrices. Ce fut alors que quelqu'un frappa à la porte pour avertir qu'on en avait fini avec le vieux.

Une fois devant Rufino, qui regardait le commissaire avec mépris, Baeta ne put s'empêcher de demander :

– Vous sauriez dire ce qu'il y a entre la fille et cet homme qui vous a donné les boucles ?

Rufino, toujours avec son air de défi, ne se laissa pas démonter :

– Il y a qu'ils ont grandi dans le même ventre.

C'était donc cela : plus simple qu'on ne l'aurait cru. Peut-être valait-il la peine d'espérer que ce frère serait localisé ; et qu'il se rendrait bel et bien, le vendredi suivant, au domicile du sorcier.

Baeta, sur ce, libéra le vieux, en lui rendant officiellement la paire de boucles. Un geste qui, à sa stupeur, exaspéra le commissaire :

– Cet homme a été arrêté dans ma juridiction. Les indices d'un crime éventuel, quels qu'ils soient, doivent rester sous mon contrôle, dans mon commissariat.

Et, sans attendre la réponse, il tourna les talons, suivi de l'agent Mixila.

En 1890 fut déterré, pendant les travaux menés pour transformer l'ex-palais impérial en siège de la poste, un cercueil à l'intérieur duquel on découvrit l'ossature complète d'un individu adulte.

Parce qu'il était enseveli à l'intérieur même du palais, parce qu'il reposait dans un cercueil, parce qu'il n'y avait jamais eu aucune rumeur d'assassinat commis dans une pièce privée de cet édifice public, les esprits les plus imaginatifs imputèrent le crime à l'empereur en personne. Et, plus précisément, au premier d'entre eux.

Sans doute ne manquaient-ils pas d'arguments : Pedro I^{er} était impulsif et bon bretteur, il avait quelques notions de capoeira et une multitude de maîtresses mariées. Par conséquent, selon la version la plus courante, le squelette appartenait soit à un mari trompé, soit à un père vindicatif, qui aurait eu ses entrées au palais.

La retentissante affaire du cercueil, également appelée «crime de Bragance», fit l'objet de feuilletons satiriques et sensationnalistes comme celui de Vitor Leal (pseudonyme commun à Olavo Bilac, Aluísio Azevedo, Pardal Mallet et Coelho Neto), qui donnèrent à l'histoire sa tournure actuelle et définitive.

Il y a, cependant, des objections possibles à l'hypothèse ci-dessus : d'après ce qu'on en lit dans la presse de l'époque, l'excellent état du cercueil prouvait que le corps ne s'était pas décomposé à l'intérieur. Celui-ci avait donc subi un deuxième enterrement, après que les restes du premier eurent été exhumés. Le crime étant considéré comme prescrit, il n'y eut ni enquête ni autopsie. Par conséquent, rien ne garantit que l'individu ait été de sexe masculin.

Cette seconde hypothèse, selon laquelle le squelette enfoui

dans le palais aurait été celui d'une femme, relie l'affaire au ténébreux mystère de la sorcière emmurée.

Dresser la liste des sorciers de Rio de Janeiro, depuis les temps les plus reculés, dans un roman aussi court que celui-ci, serait impensable. Lima Barreto, qui était aussi occultiste, a fondé un grand nombre de ses nouvelles sur l'étude de cas historiques : par exemple celui de cet alchimiste français arrivé sur l'escadre de Duclerc, en 1710, et qui se disait capable de transmuter les os humains en or – ce qui provoqua, à Rio de Janeiro, les épisodes de profanation de sépultures relatés, sous forme de fiction, dans le classique *La Nouvelle Californie*.

On doit aussi à Barreto d'avoir retrouvé le cas d'un magicien indigène dont l'œuvre principale a été la création de la bibliothèque élémentaire – c'est-à-dire, littéralement, de la bibliothèque composée d'un livre unique, dans lequel il est possible de lire toutes les histoires théoriquement concevables par l'imagination humaine. Ces faits réels sont à la base de *L'homme qui parlait javanais*.

Je pourrais citer d'autres exemples : *Le Cimetière*, *Le Numéro de la sépulture*, *Le Sorcier et le député*. Lima Barreto s'est copieusement nourri de la sorcellerie. Mais il a oublié la sorcière emmurée.

Reconnaissons qu'elle est tout à fait oubliée, la légende de cette femme subitement disparue en 1699, sans laisser de trace, après avoir maudit non seulement les pères jésuites, dont elle était l'esclave, mais aussi tout le royaume du Portugal, et prophétisé le grand tremblement de terre de Lisbonne.

Pour notre roman, l'importance de cette sorcière, ou, plus dignement, de cette magicienne, ne se réduit pas au fait qu'elle était issue de la même lignée de *gargas** et de *mulojis** africains que le vieux Rufino, donc dépositaire des mêmes arts et des mêmes savoirs ; ce qui compte avant tout, c'est que l'emmurée fut la première, dans l'histoire de la

ville, à agréger à cet héritage non seulement le patrimoine millénaire accumulé par tous les chamans de notre terre, mais aussi les traditions les plus tenaces de la sorcellerie européenne.

Ayant été, dans un premier temps, esclave à Lisbonne, elle connaissait par cœur le contenu des livres occultes de Cyprien de Carthage, en particulier les enseignements de la fameuse sorcière Evora dont ce saint, pendant son séjour chez les Chaldéens, fut le disciple.

À Rio de Janeiro, devenue esclave de la Compagnie, elle travailla des années dans des plantations de canne à sucre (ce qui lui permit de tisser de nombreux liens avec les indigènes) et finit par maîtriser tous les usages du tabac, les techniques indigènes d'interprétation des rêves et la méthode de détachement temporaire de l'âme, qui permet d'entrer en contact direct avec les esprits défunts.

Ce fut également sur le sol carioca qu'elle découvrit la doctrine tzigane et se lia d'amitié avec le chrétien converti et kabbaliste Siméon d'Arganil; ce sage l'aida d'ailleurs à créer un éphémère golem, le seul dont on trouve trace dans l'histoire de la ville.

Comme Rufino, elle était centenaire; et peut-être que, comme lui, elle ne disait ni ne pouvait dire de mensonge – ce qu'aurait prouvé une absence totale d'erreur dans ses sortilèges et dans ses prophéties. Quiconque connaît la magie perçoit d'ores et déjà sur quels sentiers elle s'aventurait.

Et ce fut ainsi, en se consacrant au versant le moins noble de la magie, que l'emmurée scella son destin : le mercredi des Cendres de 1699, premier jour d'accalmie après les pluies effroyables qui avaient sévi tout au long du carnavalesque, la sorcière fit aux portes de la Chambre un esclandre qui mit la ville en émoi, exigeant la punition de plusieurs prêtres qui, les trois nuits précédentes, lui auraient infligé des sévices.

Mais on ne lui accorda pas le crédit qu'elle méritait,

peut-être parce que les gens ne voyaient là-dedans rien de sacrilège, ou peut-être parce qu'ils la jugeaient trop difforme pour être désirée, y compris par de vieux prêtres. Elle fut emprisonnée une première fois alors qu'elle lançait, sur le largo da Sé, d'ignobles prédictions contre les Jésuites.

Dûment châtiée, elle retrouva la rue au bout d'un temps assez bref et se remit à proférer des malédictions; elle décrivit en particulier avec une impressionnante netteté les événements sismiques qui, plus d'un demi-siècle après, dévasteraient la capitale royale.

Arrêtée, cette fois-ci, en plein Terreiro da Polé, à côté du pilori, pendant qu'elle déblatérerait devant une foule nombreuse, elle fut conduite devant le juge et condamnée au fouet – avant de disparaître, peu après, sans témoins.

Cette disparition fut remarquable pour une seule et unique raison : la sorcière était étroitement ligotée à un gros poteau, celui du pilori, et venait d'essuyer cinquante coups de martinet. Le bruit courut qu'elle avait succombé durant son supplice, du fait d'une négligence des autorités, car l'exécution de la sentence aurait dû être accompagnée par un chirurgien ou un médecin afin d'éviter tout accident de cet ordre. Ses bourreaux se seraient donc chargés eux-mêmes d'éliminer le corps, pour se dédouaner de toute responsabilité.

Les pères eux-mêmes se chargèrent de contredire cette version en répandant le mythe selon lequel elle se serait dissoute dans l'air, comme le faisaient les vraies sorcières, avant de plonger tout droit en enfer.

Certaines vérités, toutefois, finissent par filtrer, ne serait-ce que partiellement. Et l'histoire qui s'est imposée, depuis ce temps-là, veut que la sorcière ait été emmurée à l'intérieur du collège jésuite du Castelo.

Par pure coïncidence, les travaux de construction de la Casa da Moeda, noyau architectonique du futur palais impérial, commencèrent la même année. Sous le

gouvernement de Gomes Freire, futur comte de Bobadela, le bâtiment fit l'objet d'aménagements significatifs, avec l'adjonction d'un étage, pour devenir la résidence des gouverneurs et, plus tard, des vice-rois. Des murs, par conséquent, furent abattus pour laisser place à des escaliers.

Je livre ici ma théorie : la sorcière médisante a été retirée encore en vie du pilori. Mais pas par ses bourreaux. Des gens illustres de la ville, des notables témoins du supplice, se sont aperçus qu'elle ne résisterait pas longtemps. Et, obéissant sans doute à un réflexe opportuniste, ils en ont profité pour l'emmurer, non pas dans le collège, mais dans cet édifice en construction, qui présentait l'avantage de se situer juste à côté, sur le Terreiro da Polé.

Et ceux qui découvrirent son cadavre, quatre décennies plus tard, lorsque la Casa da Moeda fut agrandie et transformée en palais, décidèrent, sans s'affoler, de placer le squelette, après l'avoir nettoyé, dans une bière décente, puis de l'ensevelir à nouveau, toujours dans le même bâtiment.

Ces hommes étaient des maîtres d'œuvre, des sculpteurs, des paveurs, des tailleurs de pierre, des chaumeurs, des maçons en tout genre, des artisans rompus à leur métier. Or, parmi les plus anciennes traditions de l'art architectural, il en est une qui tient pour nécessaire, dans les chantiers de grand prestige, d'emmurer une personne vivante, si possible une femme, pour se prémunir contre un effondrement de la structure. Ils n'allaient pas courir le risque de priver le palais d'une telle garantie.

Nous avons vu de quelle façon Sebastião Baeta entra en contact avec Rufino. Et que, à l'occasion de ce bref entretien une question lui échappa sur le lien entre la prostituée Fortunata et le personnage encore hypothétique censé avoir remis au vieux les boucles d'oreilles en forme d'hippocampe.

Le lecteur ne doit pas s'étonner de l'impatience de l'expert : les investigations menées jusque-là n'avaient

permis de relier Fortunata à personne en dehors de la sphère de la Casa das Trocas – excepté, bien sûr, la couturière en chef, à qui elle louait une chambre.

Selon tous ces témoins, elle n'avait ni amis ni parents en ville. Sa logeuse insista beaucoup sur ce point qui, à ses yeux, du moins avant la perquisition des forces de l'ordre, était la principale vertu de sa pensionnaire : elle ne mettait quasiment pas le nez dehors les dimanches et jours fériés, ne sortait pas se promener, ne rencontrait pas d'amies et n'avait pas d'amoureux. Elle donnait l'impression de se consacrer exclusivement à son travail ; et, bien que jolie et toujours pimpante, elle ne dilapidait pas son argent rua do Ouvidor.

Elle était entrée à la clinique du Dr Zmuda sur recommandation d'une ancienne, une fille de grande confiance, engagée parmi les toutes premières infirmières de la Casa. Dona Brigitte, une Capixaba* qui se faisait passer pour Française et avait la charge de superviser les filles, était quelqu'un de très prudent et avoua à l'expert que cette candidature, à l'époque, l'avait surprise, car c'était à elle, dona Brigitte, que revenait d'ordinaire l'initiative des admissions. L'expert voulut savoir qui était l'ancienne en question.

– Vous devez vous souvenir d'elle, monsieur, c'est Cássia. Elle a épousé un client, un juge du siège, peu de temps après, et on dit qu'ils sont partis en Europe.

Baeta se rappelait effectivement avoir couché avec elle, peu de temps avant son départ aux États-Unis pour un dernier voyage de spécialisation scientifique. Et il insista sur ce point : Cássia n'avait-elle pas fourni les références de Fortunata, n'avait-elle rien dit sur sa vie antérieure ? Dona Brigitte parut très embarrassée.

– Elle a tellement insisté, elle m'a dit tellement de bien de son amie, elle m'a donné tellement d'assurances que j'ai fini par céder.

Fortunata avait été reçue dans l'aile située sur la gauche du vestibule, celle qui abritait le cabinet de consultation du

Dr Zmuda. Dona Brigitte tenait à lui imposer la procédure de recrutement officielle de la clinique; elle l'interrogea donc sur ses compétences d'infirmière pour la déstabiliser. À la fin, non seulement elle reconnut sa beauté, mais elle sympathisa avec la postulante, qui avait l'œil espiègle et le sourire entendu de quelqu'un qui comprenait très bien ces simulations.

Ils lui obtinrent un vague papier auprès de la Santa Casa de Misericórdia, comme souvent, pour justifier d'une expérience préalable. C'était le seul document sur lequel apparaissaient quelques renseignements, aussi sommaires fussent-ils, sur la prostituée : Fortunata Conceição, née à Rio de Janeiro. Et rien d'autre.

– Vous devez comprendre, monsieur, que c'est un faux.

Elle avait eu pour premier client un importateur de matériel agricole, homme de sexualité classique qui, sans être violent, était un tantinet énergique et extrêmement bien doté par la nature. Dona Brigitte cherchait en effet à impressionner Fortunata afin de lui faire assimiler au mieux les vicissitudes de son nouveau métier. En revanche, elle ne s'attendait pas à trouver, lorsqu'elle pénétra dans la chambre après le départ du client, cette tache de sang sur les draps.

– C'était ma première fois.

Consternée, émue même, jamais dona Brigitte ne découvrirait les vrais motifs qui avaient poussé une si belle fille de vingt ans à rechercher spontanément cette vie-là.

Fortunata, pour sa part, n'en fit pas une affaire. Elle était là de son plein gré. Et elle avait la vocation. Elle était licenciée, dévergondée, pratiquait son art avec l'enthousiasme de ceux qui pensent faire le bien. Elle infirmait l'hypothèse préconçue et erronée, défendue aujourd'hui encore par tant d'intellectuels, qui veut que les putains n'éprouvent pas de plaisir au travail. Car Fortunata avait des orgasmes intenses et magnifiques.

C'était simplement quelqu'un de très réservé : elle ne

racontait rien de sa vie personnelle, jamais elle ne parla de sa famille ni ne commenta les raisons qui l'avaient amenée à la Casa. Elle sut se faire connaître et estimer et ne fut pas longue à être admise aux festivités collectives : Fortunata couchait aussi avec des femmes, divertissait les couples, n'avait aucune limite.

– Elle aimait ça, cette garce.

Telle fut la conclusion de la Capixaba, et elle choqua l'expert.

Baeta entendit aussi les infirmières. Aucune ne s'étonna de la violence des coups de fouet, parce que, avec le secrétaire, c'était normal. Le seul détail digne d'être relevé, même si, en soi, il ne disait pas grand-chose, était un sentiment assez largement partagé que, ces derniers jours, Fortunata avait fait montre d'une grande agitation, pour ne pas dire d'agressivité, allant notamment jusqu'à mordre, sans le faire exprès, les lèvres d'un client.

L'expert eut pour finir une conversation avec Miroslav Zmuda lui-même, qui ne l'avança à rien. Au contraire, il faillit avoir une prise de bec avec le médecin, à force d'insister pour qu'on lui remette une liste des principaux clients de Fortunata.

– Est-ce que je dois y inclure votre nom ?

L'expert rit, ce qui fit baisser la tension. Il avait connu la prostituée dans des circonstances insolites. Cela se passait dans la fameuse « chambre noire », une invention de dona Brigitte. Une fois par mois, toujours un lundi, la Capixaba regroupait l'ensemble des infirmières dans l'aile droite de l'étage supérieur, puis éteignait toutes les lumières. Les clients de la maison, alors, pouvaient entrer. Et laisser libre cours à leurs perversions les plus fascinantes.

Il ignorait encore que la femme qui l'attira ce soir-là s'appelait Fortunata. Assis par hasard à côté d'elle, sur une ample marquise en jacarandá garnie de coussins, il ne put

que sentir sa présence, à l'odeur et à la chaleur de sa peau. Et il partit à l'assaut de l'inconnue.

Il eut un mouvement de recul lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un, un tiers, un homme, assis à l'autre bout de la banquette, palpait les mêmes rondeurs, lui disputait les mêmes espaces. Mais cette texture, cette carnation étaient tellement irrésistibles que Baeta revint à la charge, en essayant de se faire préférer. Fortunata s'abstint néanmoins de choisir; et tous deux se la partagèrent, simultanément.

Mal à l'aise, jaloux, rongé de soupçons, l'expert en retira par ailleurs un vif sentiment d'échec, car l'apogée de cette mystérieuse partenaire fut atteint avec l'autre. Et lorsqu'il prit congé, il savait déjà qu'il reviendrait – ce qu'il fit – pour découvrir qui c'était et coucher de nouveau avec elle, parce qu'il ne pouvait accepter, pour lui-même, une position secondaire.

Il arriva à la conclusion que cette femme, capable de pousser un homme comme lui à de telles extrémités et à prendre de tels risques, qui donnait l'impression de se laisser mener alors qu'elle commandait tout, n'avait pas besoin de tuer pour obtenir ce qu'elle voulait.

Quand l'homme chargé d'entretenir le cimetière des Anglais – il nettoyait les stèles, taillait les arbres et était aussi une sorte de fossoyeur en chef – y arriva avec sa chaux et sa brosse, le vendredi 27 juin à la première heure, pour badigeonner un des murs extérieurs de la chapelle mortuaire, il vit avec effroi un urubu descendre en rase-mottes et se poser à côté du jambosier qui poussait au fond du terrain.

Encore loin d'imaginer la réalité, il suivit l'animal et eut du mal à en croire ses yeux : une de ses pelles était adossée à un monticule de terre, dans la zone où avait été creusée la fosse commune des marins.

La puanteur, les froissements d'ailes et les bruits de chairs déchiquetées lui firent deviner ce qu'il découvrirait